

MARGARET GEORGE

LES CONFESSIONS  
DU JEUNE NÉRON

*roman*

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Theresa Révay

Tallandier

Titre original : *The Confessions of Young Nero*

1<sup>re</sup> édition : Berkley Books, New York, 2017

© 2017 by Margaret George

© Éditions Tallandier, 2020 pour la traduction française

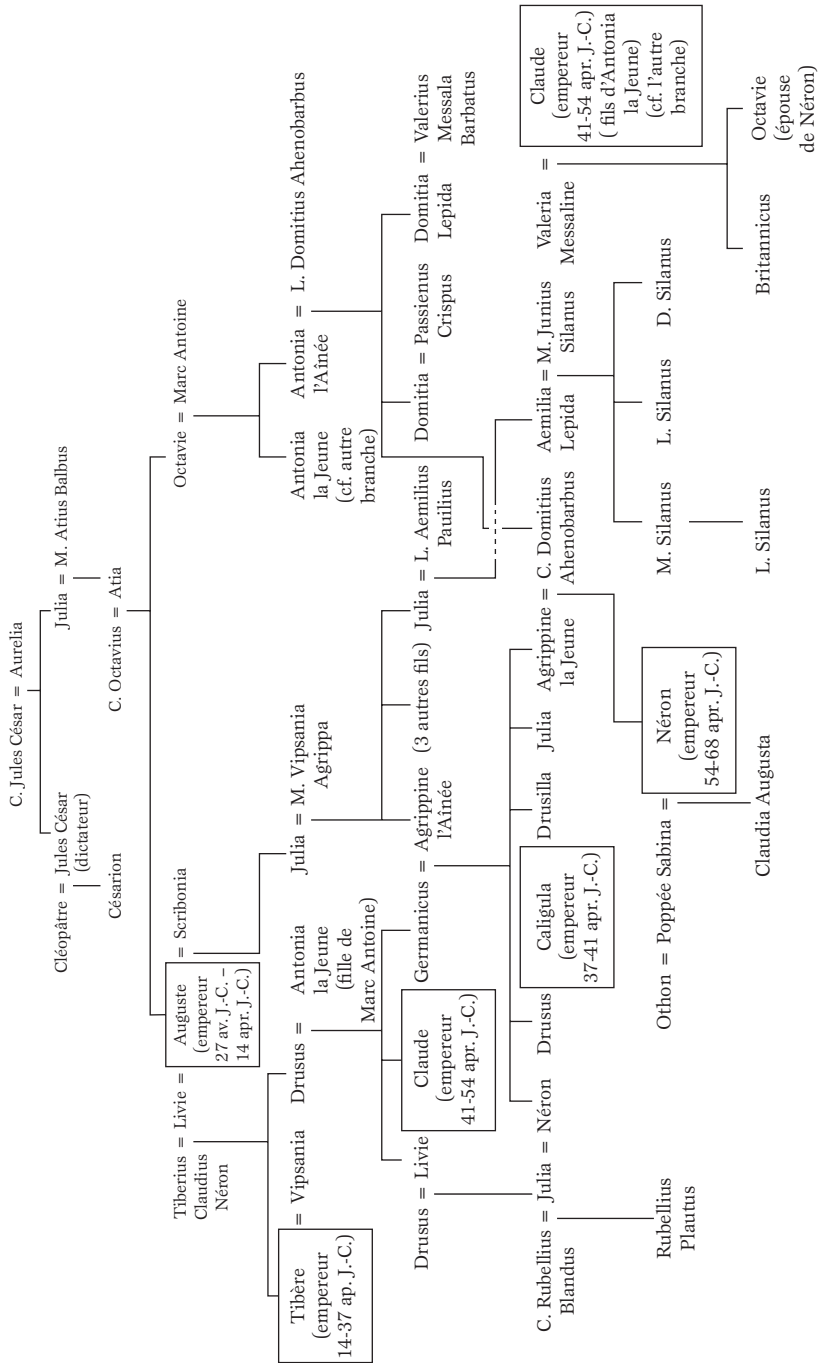
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-3931-5

*À ma petite-fille Lydia Margaret,  
qui descend (du moins j'aime le penser)  
de la célèbre reine guerrière Boudicca.*

La généalogie de la maison impériale



## Principaux protagonistes

LOCUSTE : empoisonneuse.

LUCIUS DOMITIUS AHENOBARBUS, dit NÉRON : empereur romain.

MESSALINE : cousine germaine de Néron, épouse de l'empereur Claude.

CLAUDE : empereur romain.

OCTAVIE : cousine et épouse de Néron.

TIBERIUS CLAUDIUS GERMANICUS, dit BRITANNICUS : cousin et frère de Néron.

AGRIPPINE : impératrice, mère de Néron.

CLAUDIA ACTE : esclave affranchie, amante de Néron.

POPPÉE SABINA : épouse de Néron.

SÈNEQUE : philosophe, précepteur de Néron.



## I

### LOCUSTE

Ce n'est pas la première fois que je me retrouve en prison. J'ai donc bon espoir que cette mascarade se terminera bientôt. Quand le nouvel empereur Galba aura besoin de mes talents, il m'enverra chercher discrètement et je foulerai à nouveau les pavements des palais. Je m'y sens chez moi. Comment en serait-il autrement ? Je sers les puissants depuis de longues années.

Par métier, je suis empoisonneuse. Voilà, c'est dit. Et pas n'importe laquelle, mais l'experte la plus reconnue de ma profession. Beaucoup rêvent d'être comme moi, une autre Locuste. C'est pourquoi j'ai fondé une académie pour transmettre mon savoir à la prochaine génération, car Rome aura toujours besoin d'empoisonneurs. Je devrais m'en désoler et regretter qu'elle s'abaisse à cela, mais ce serait hypocrite de ma part. Je suis convaincue que le poison est la meilleure manière de mourir. Songez un instant aux autres éventualités : on peut être déchiqueté par des bêtes sauvages dans l'arène, étranglé à la prison du Tullianum ou, plus désolant encore, condamné à s'ouvrir les veines pour se vider de son sang comme un animal sacrificiel. Bah ! Je préférerais toujours un bon poison. Cléopâtre n'a-t-elle pas choisi le venin d'une vipère aspic ? C'est pourquoi elle a gardé sa beauté intacte, même allongée sur sa couche mortuaire.

J'ai rencontré le défunt empereur Néron quand il était encore un enfant et qu'il portait son nom de naissance, Lucius Domitius Ahenobarbus. Je l'ai connu à la période la plus sombre de sa vie, lorsque ce petit était à la merci de son oncle Caligula. (En voilà un qui me procurait régulièrement du travail !) Son père était mort, sa mère Agrippine avait été bannie alors qu'il n'avait même pas trois ans, et son oncle aimait se jouer de lui.

C'était un enfant sympathique – cela dit, il a conservé ce naturel aimable toute sa vie ; tel était son don –, mais craintif. Bien des choses l'effrayaient. Il n'aimait ni le bruit ni être convoqué quelque part à l'improviste. C'était là une manie de Caligula qui prenait un malin plaisir à envoyer chercher les gens au beau milieu de la nuit. Une fois, il m'a forcée à assister à une représentation théâtrale au palais où il tenait le rôle de Jupiter. Souvent, cela n'entraînait aucune conséquence dramatique. Mais il arrivait que la malheureuse personne ainsi reveillée perdît la vie. Néron – appelons-le ainsi pour éviter toute confusion, tout comme j'appelle Caligula Caligula plutôt que Caius Caesar Germanicus – avait eu l'intuition très jeune que son oncle était une vipère.

Que de souvenirs ! Ici, dans ma cellule, j'y reviens sans cesse, ce qui me permet de patienter en attendant le moment où Galba m'enverra chercher pour remplir une mission. Je sais qu'il le fera !



## II

### NÉRON

La lune était ronde et pleine. Elle faisait briller la surface étale du lac, rond lui aussi, comme si elle s'était agrandie en s'y reflétant. L'astre s'était élevé doré au-dessus des collines avant de devenir cette grande boule blanche haut dans le ciel, qui éclairait le pont du navire.

J'étais censé rester assis à côté de mon oncle et l'écouter célébrer la déesse Diane, dont le sanctuaire se trouvait sur la rive de ce lac qui lui était consacré. Je me souviens des torches qui embrasaient d'une lueur rouge les visages autour de moi, créant un contraste saisissant avec la pure luminosité bleutée. Celui de mon oncle n'avait rien d'humain. On aurait dit un démon auréolé de flammes.

Ce ne sont que de vagues perceptions, des réminiscences qui tournoient sans grande précision. Les reflets sur l'eau, les torches, le filet de voix de mon oncle, les rires nerveux, la fraîcheur de l'air...

Je n'avais que trois ans, alors on peut me pardonner la fugacité de ces souvenirs.

Je me rappelle toutefois que mon oncle pressa brusquement son visage contre le mien, tout en sifflant d'une voix mielleuse :

– Que vais-je faire du microbe de la garce ?

J'entendais des ricanements. Puis il m'empoigna par les épaules, laissant pendre mes jambes dans le vide.

– Je vais l’offrir en sacrifice à la déesse !

Il s’approcha à grands pas du bastingage et me tint à bout de bras au-dessus de l’eau. Je vois encore les miroitements de la lune sur les flots.

– Elle réclame un sacrifice humain et que puis-je lui offrir de mieux que mon neveu, descendant du divin Auguste ? Diane mérite le meilleur. Et c’est une manière d’expiation la faute d’Auguste, qui préférerait vénérer son frère Apollon. Voilà !

Il me jeta à l’eau où j’atterris dans un grand bruit d’éclaboussures. Il faisait froid, si froid, et je coulais, incapable de nager ou de crier... Puis des mains fermes m’agrippèrent, me ramenèrent à la surface, et je pus à nouveau respirer. On me hissa sur le pont où mon oncle riait aux éclats, les poings sur les hanches.

– Ce sera pour la prochaine fois, hein, Chaerea ? C’est vraiment trop généreux de ta part de sauver ce misérable débris. Rien de bon ne naîtra jamais de ma sœur.

### III

Tout en frissonnant à côté de Chaerea, j'observais l'immense navire avec sa cabine de marbre blanc éclairée par le clair de lune et les lumières qui dansaient sur le pont en mosaïque. Le fou furieux qui m'avait jeté à l'eau l'arpentait en riant. Il me faudrait attendre d'être adulte pour entendre à nouveau ce rire si particulier, et ce serait celui d'une hyène gémissant et miaulant, prisonnière de sa cage.

Laissez-moi descendre de ce bateau, laissez-moi descendre, laissez-moi... Je n'implorais aucun dieu en particulier, seulement celui qui daignerait m'entendre.

– Viens, mon garçon, dit Chaerea en glissant un bras autour de mes épaules. Tu dois bouger pour te réchauffer.

Il me força à marcher de long en large jusqu'à ce que des sensations revinssent dans mes pieds engourdis. Nous longeâmes les rangées de rameurs, dont les têtes se dévissaient pour nous regarder. Certains esquissaient un sourire ; d'autres ressemblaient aux statues qui se dressaient çà et là sur le pont.

– La rive est proche, annonça Chaerea en me soulevant pour me la montrer. Nous serons bientôt sur la terre ferme.

J'ignore comment et quand je suis rentré à la maison. Je vous l'ai dit, ces premiers souvenirs sont fugaces et ne constituent pas un ensemble cohérent. Ce sont plutôt des lambeaux de nuages qui traversent le ciel de mon esprit, chacun d'entre eux

bien singulier. Mais l'effroyable souvenir de ce tour en bateau demeure gravé à jamais dans ma mémoire.

Mon petit lit, dans la maison de ma tante où je vivais, était dur et étroit. Je me souviens encore des draps de lin rêche, mais pas des autres meubles de la chambre. Je sais que c'était à la campagne car j'entendais chanter les coqs à l'aube et je me souviens d'avoir ramassé des œufs encore chauds sur leur lit de paille. Je me rappelle aussi les nombreux papillons et les fleurs aux longues tiges, bien que je sache aujourd'hui qu'il s'agissait de mauvaises herbes.

J'avais surnommé ma tante « Papillon » parce que l'un de ses noms était Lepida, ce qui signifie élégant et gracieux, et qu'elle était ravissante. Ses cheveux étaient d'un roux légèrement cuivré, comme patiné de poussière, rien à voir avec un cuivre fraîchement astiqué. C'était la sœur cadette de mon père et elle me parlait souvent de celui qui était mort avant que je pusse le connaître, ainsi que de leurs ancêtres. Un jour, je lui dis que le soleil faisait scintiller sa chevelure et elle répliqua en riant :

– Les cheveux roux, c'est de famille. J'en vois des reflets dans les tiens en dépit de tes mèches blondes. Veux-tu que je te raconte d'où nous vient cette couleur ?

– Oh oui !

Et je me serrai contre elle en espérant que l'histoire serait longue.

– Un jour, il y a très longtemps, l'un de nos ancêtres a croisé deux jeunes hommes beaux et élancés sur la route.

– C'était des dieux ?

Quand des étrangers élancés surgissent de nulle part, il s'agit toujours de dieux.

– Absolument. Les dieux jumeaux Castor et Pollux. Ils ont dit à notre ancêtre que les Romains avaient remporté une grande bataille et qu'il devait vite se rendre à Rome pour prévenir tout le monde. Afin de lui prouver qu'ils étaient bien des dieux et

qu'ils disaient la vérité, ils ont touché sa barbe noire qui est aussitôt devenue rousse. Depuis lors, notre famille est appelée Ahenobarbus : « barbe de bronze ».

– Mon père avait-il une barbe rousse ?

Je voulais toujours en savoir davantage sur lui. Je voulais entendre qu'il avait été un héros, un homme célèbre, et que sa mort avait été une tragédie. Je devais apprendre plus tard qu'il n'en était rien.

– Oui. C'était un vrai Ahenobarbus. Une autre particularité de notre famille est que les hommes ne portent que deux prénoms : Lucius ou Cneius. Ton père était un Cneius et tu es un Lucius. Ton grand-père, lui aussi un Lucius, fut consul mais aussi conducteur de chars. Il était même réputé pour cela.

Parmi mes jouets, je possédais de petits chars en ivoire que j'adorais faire courir les uns contre les autres.

– Quand pourrai-je conduire un char ?

Tante Papillon inclina la tête avec un sourire.

– Pas encore. Il faut être très robuste pour participer à des courses. Les chevaux arrachent les rênes des mains si on ne les tient pas fermement et le char est tellement secoué qu'on peut tomber. C'est très dangereux.

– Je pourrais peut-être avoir un petit char tiré par des poneys ?

– Un jour, peut-être. Mais tu es encore trop petit pour tout cela.

Je me rappelle cette conversation au sujet des chars et des barbes rousses. Mais je ne savais toujours pas pourquoi j'habitais chez tante Papillon et ce qu'il était advenu de mon père et de ma mère. Je savais que mon père était mort, mais j'ignorais tout de ma mère. J'étais seulement conscient de son absence.

Ma tante me confia à deux tuteurs. L'un s'appelait Pâris ; c'était un comédien et un danseur. L'autre s'appelait Castor et il

était barbier. Il rasait la barbe du mari de ma tante (qui n'avait pas une barbe rousse mais une barbe brune classique), suturait des plaies et faisait d'autres choses très utiles. Pâris était là seulement pour l'amusement. Il ne faisait qu'interpréter des rôles. Il commençait par raconter une histoire – il s'agissait souvent des aventures d'un Grec, car les meilleures histoires semblent toujours arriver aux Grecs –, puis il en imitait les protagonistes. Dans la vraie vie, il était noiraud et de petite taille. Mais quand il jouait le rôle d'Apollon, je peux jurer qu'il grandissait sous mes yeux et que ses cheveux s'éclaircissaient.

– Mais non, mon petit, disait-il en riant. Ce n'est que ton imagination. Un acteur sait te faire voir et entendre des choses qui ne sont que dans ta tête.

– Un acteur, c'est un magicien, alors ?

Il jeta un regard affolé autour de lui.

– Bien sûr que non ! La magie n'opère que dans tes propres pensées.

J'appris bientôt que la magie était interdite mais qu'on la pratiquait tout de même dans cette maisonnée.

D'une certaine façon, c'était étrange d'être le seul enfant de la maison. Je n'avais personne avec qui jouer à l'exception de Pâris – qui avait un côté puéril mais qui était adulte – et les enfants esclaves. Tante n'aimait pas cela, quand je jouais avec eux, mais elle ne pouvait pas me surveiller sans cesse, et qu'espérait-elle donc de moi ? Je vais l'avouer franchement : je me sentais seul. Seul comme dans solitaire, comme dans « séparé des autres ». Tante me répétait qu'être différent était une chance magnifique mais pour moi c'était une punition. C'est pourquoi j'éprouvais un sentiment de liberté en m'amusant avec les petits esclaves de mon âge et en jouant les rôles que m'enseignait Pâris. Parfois j'étais un dieu, parfois un adulte, parfois même une fille (j'étais la Perséphone de son Hadès, car nous utilisions toujours les noms grecs adéquats, non pas les noms romains de Proserpine

et de Pluton). Sur la scène, qui n'était que la cour de la maison, je pouvais devenir n'importe qui. Dans la vraie vie, comme me le rappelait sans cesse ma tante, j'étais le descendant d'Auguste, ce que je ne devais jamais oublier. Toutefois, Pâris m'informa un jour que j'étais également le descendant de son rival Marc Antoine ; or, Marc Antoine était beaucoup plus amusant que l'inébranlable, fastidieux et divin Auguste.

– Antoine est parti vers l'est, pour les pays où l'on parle le grec, puis pour l'Égypte. Il adorait la musique, les fleurs, le vin et les mystères de Dionysos. Il était le commandant d'une flotte de navires et son épouse Cléopâtre était reine d'Égypte. Il...

– ... s'est ruiné et déshonoré en tant que Romain, l'interrompit sèchement une voix ferme.

Silanus, le mari de ma tante, se tenait dans l'embrasure de la porte. La surprise fut double car, étant consul, il était rarement à la maison. Il s'approcha et se pencha vers moi pour me regarder dans les yeux.

– Que Pâris te raconte donc toute l'histoire, ordonna-t-il à mon tuteur qui tremblait de tous ses membres.

– Euh... Il a participé à une grande bataille navale contre Auguste, à Actium, qu'il a perdue.

– Pire encore, il s'est enfui en Égypte au lieu de se suicider comme l'aurait fait tout général romain digne de ce nom. Avant de décamper vers l'est, il avait épousé la sœur d'Auguste qui lui avait donné deux filles splendides, Antonia l'Aînée et Antonia la Jeune. Tu descends de ces deux femmes. N'oublie jamais que tu es l'héritier de Marc Antoine le Romain et non pas du Grec avili et débauché qu'il est devenu par la suite.

Il était si sérieux que j'acquiesçai juste pour détourner son attention. Il finit par se relever en ordonnant à Pâris de s'en tenir à des leçons plus classiques et de ne plus évoquer ces balivernes grecques.

Une fois qu'il fut reparti, je demandai aussitôt :

– Qu'est-il arrivé à Marc Antoine en Égypte ?

– Il a été pourchassé par Auguste, puis il est mort. Il est enterré là-bas. Ce n'est pas un mauvais endroit où reposer pour l'éternité. C'est un pays très intéressant. On y trouve des ruines, d'immenses pyramides et beaucoup de tombeaux. Antoine a eu d'autres enfants en Égypte, me confia-t-il à voix basse. Auguste les a ramenés ici et les a fait élever comme des Romains.

– Et alors ? Ils sont devenus de bons Romains ?

– On dirait bien. La fille est devenue reine de Maurétanie et, plus tard, son propre fils s'est rendu à Rome. Il aurait été ton cousin.

– Que lui est-il arrivé ?

– Caligula l'a fait exécuter parce qu'il avait osé revêtir un vêtement en pourpre royale en sa présence. Comprends-tu mieux maintenant la chance que tu as eue ? Toi, il s'est contenté de te jeter à l'eau en riant. Et il a même laissé quelqu'un te sauver.

Un jour de grand vent, tante Lepida est venue me trouver, tout sourire. Elle portait un enfant dans les bras. Elle a posé la créature par terre, qui a esquissé quelques pas chancelants en babillant.

– Voici une compagne de jeu pour toi, ma petite-fille Octavie, a-t-elle annoncé, comme si je pouvais jouer avec ce bébé qui marchait à peine et ne parlait pas.

En quoi la jugeait-elle préférable aux enfants esclaves ? Que pouvais-je en faire ? Quand je me suis penché pour la regarder de plus près, elle m'a tiré les cheveux avant d'éclater en sanglots. Quelle plaie détestable ! J'aperçus alors une femme derrière ma tante, me regardant par-dessus son épaule.

– Serait-ce là ton petit cousin ? demanda-t-elle au bébé comme si elle en espérait une réponse, avant de s'exclamer : mais on dirait que tu as les cheveux ondulés de la famille, mon petit Lucius ! Comme moi, ajouta-t-elle en ébouriffant ses boucles. Nous sommes cousins germains, tu sais, c'est très proche.



Elle m'embrassa sur la joue. Elle dégageait un fort parfum d'iris écrasés et sa voix était grave et envoûtante.

– Je suis la maman d'Octavie. J'espère que vous vous entendrez bien tous les deux.

Tante Lepida nous couvait du regard.

– Voici ma fille, Messaline. Bien qu'elle soit déjà mariée et maman, vous n'avez que dix-sept ans d'écart.

– Je vous envie tous de vivre ici, poursuivit Messaline de sa voix captivante. La campagne me manque.

– Elle habite Rome avec son mari Claude, le frère de ton illustre grand-père Germanicus.

– Il doit être très âgé, alors ! laissai-je échapper.

Messaline éclata de rire, et son rire était aussi enchanteur que le timbre de sa voix.

– Si tu le rencontres, ne le lui dis surtout pas !

En dépit de mon jeune âge, je relevai qu'elle n'avait rien démenti.

– C'est donc une visite familiale ? lança Silanus en pénétrant dans la pièce.

– Oui, familiale, ronronna Messaline.

– La famille, c'est ce qu'il y a de mieux.

Pourquoi insistaient-ils sur le mot « famille » ? Et pourquoi le respectable consul, d'ordinaire si maître de lui, semblait-il aussi troublé ?

– Cela faisait bien trop longtemps que tu ne nous avais pas rendu visite, mais je sais qu'il est difficile de s'extraire de Rome.

– Pas si l'on y tient vraiment, dit-elle en se rapprochant de lui.

Je fus le seul à le remarquer car les pieds de Messaline étaient à côté des miens et son mouvement avait été quasiment imperceptible.

– Je suis certain que Claude apprécie ta présence, dit Silanus en esquissant un mouvement de recul.

Pourquoi ces adultes se déplaçaient-ils comme des crabes au ralenti ? Octavie poussa un hurlement et une esclave se précipita vers elle.

– Partageons un peu de vin chaud, proposa Silanus. Ces jours-ci, on a besoin de réconfort.

Ils se retirèrent dans une autre pièce, me laissant seul.

Nos liens de famille – pour reprendre le terme préféré de Silanus – étaient difficiles à démêler. Nous étions tous plus ou moins apparentés. Des bustes d'ancêtres ornaient l'une de mes pièces favorites et j'aimais les étudier pour mettre un nom sur un visage. Puisqu'ils étaient tous morts, je ne les rencontrerai jamais, mais ils me semblaient encore bien vivants car on les évoquait sans cesse dans les conversations. « L'illustre Germanicus », « Antonia l'Aînée », « Marc Antoine », « Octavie la Jeune »... On aurait dit qu'ils habitaient au coin de la rue.

Cette pièce semblait exister hors du temps. Le sol en marbre était toujours tiède en hiver et frais en été, mais la qualité de l'air ne variait pas. Et les bustes régnaient sur ce petit royaume. Ils étaient tous en marbre blanc à l'exception de celui de Marc Antoine, qui était en porphyre rouge. Il avait une épaisse chevelure bouclée et un cou épais, si bien que je lui prêtais un corps robuste. Il était échevelé, ce qui le distinguait des autres. Sa fille Antonia l'Aînée se trouvait sur un piédestal voisin. Il ne l'avait pas connue adulte ; la dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait l'âge du bébé Octavie. Leurs bustes étaient immobiles, à jamais séparés. J'aurais aimé pouvoir dire que ma grand-mère avait été une belle femme, mais elle était ordinaire et sans intérêt. Sa sœur cadette, mon arrière-grand-mère de l'autre branche, avait été beaucoup plus jolie. Elle est morte à l'époque de ma naissance. Peut-être verrais-je un jour un buste d'elle pour les comparer ?

Germanicus, le dieu de la famille, avait droit à un buste plus imposant, disposé à part. Il était jeune et séduisant, et il resterait

jeune à jamais. À sa mort, il était gouverneur, loin de Rome. Comme tous ceux qui meurent trop tôt pour accomplir leurs promesses, on le couvrait de louanges imméritées. Certains regrettaient le décès du noble Germanicus en pleurant une destinée volée qui en aurait fait un grand empereur. Mais comment le savoir ? Des promesses peuvent se gâter, tout comme des bourgeons encourageants ne donnent pas toujours de belles fleurs. La mort lui a évité d'être jugé à sa juste valeur.

Il y en avait encore beaucoup d'autres, plusieurs Lucius et Cneius de la tribu des Ahenobarbus ainsi que leurs épouses, qui n'avaient pas marqué leur descendance. Comme ils me semblaient appartenir à un très lointain passé, je ne me donnais pas la peine de les étudier.

## IV

Les jours s'écoulaient très lentement chez tante Lepida. Je ne pouvais pas dire qu'ils se ressemblaient car l'enseignement de Pâris variait, ainsi que le temps. Il pouvait faire doux et ensoleillé ou alors gris et frais, ce qui nous incitait à rester au chaud près des braseros. Mais ces différences étaient minimes et bien peu excitantes. Je passais des heures à jouer avec mes chars, allongé par terre, sans que personne ne s'en préoccupât.

Seule la récolte des olives venait briser cette monotonie. Elle se déroulait à l'automne et je recevais la mission de suivre les esclaves qui les ramassaient, afin de vérifier qu'ils n'en oublient pas. En vérité, il s'agissait simplement d'occuper un petit garçon, mais la tâche de scruter le sol me donnait le sentiment d'être important. La plupart des olives restantes étaient abîmées ou avaient été piétinées, et le lourd parfum sucré de leur huile embaumait.

– C'est de l'or liquide, me dit un jour le régisseur. Plus utile encore que l'or véritable. On peut l'utiliser pour éclairer une maison, panser des plaies ou soigner une peau desséchée. On peut le cuisiner, y tremper du pain... C'est vraiment un cadeau des dieux. Sans l'huile d'olive, le monde n'aurait aucun goût. Et ta tante serait plus pauvre. Les olives ne sont pas aussi convoitées que l'or, mais elles sont une source de revenus beaucoup plus fiable.

Entendant de l'agitation derrière moi, je me retournai et découvris tante Lepida, accompagnée d'un homme qui avançait d'un pas chancelant sur le sentier.

– Par les couilles de Poséidon, c’est Claude ! s’écria le régisseur, avant de les accueillir avec un sourire aussi onctueux que ses fruits.

– Nous avons une belle récolte cette année, se félicita ma tante, alors que son compagnon regardait d’un air confus autour de lui.

– Je... je vois, en effet, approuva-t-il en étudiant l’oliveraie qui s’étendait sur les collines.

Les rayons obliques du soleil patinaient les feuilles vertes de reflets argentés.

– Nous sommes honorés, ô prince, dit le régisseur en s’inclinant.

Puisque tous ceux autour de nous se prosternaient avec respect, je les imitai.

– Ce n’est p-pas nécessaire, dit-il en me prenant la main pour me relever. Je suis ton g-grand-oncle Claude, le frère de ton grand-père Germani-Germanicus.

Je me retins d’éclater de rire. Était-ce une plaisanterie ? Chacun disait de Germanicus qu’il avait été un parangon de virilité et le buste de ma tante le faisait ressembler à Apollon. Son frère, lui, n’était qu’une épave.

– Nous chérissons Lucius, dit tante Lepida, car il est tout ce qu’il nous reste de ce soldat modèle.

– Et moi alors ? Je ne suis pas une l-loque, tout de même ! protesta Claude.

– Bien sûr que non ! Tu es l’époux de ma Messaline adorée, et rien n’est trop beau pour elle.

Ô Messaline, cette femme qui dégageait une plénitude plus grande encore que les olives mûres dans leurs paniers, cette femme étrange affublée d’un bébé sans intérêt.

– Elle ne va pas tarder. Elle a été retenue à Rome mais elle me s-suit.

– Quelle joie ! Je l’ai trop peu vue ces derniers temps.

– Le nouveau b-bébé est exigeant. Moi non plus, je ne la v-vois pas souvent.

Ma tante se pencha vers moi comme si elle avait quelque chose de très important à me confier.

– Lucius, tu as un nouveau cousin, un petit garçon... Comment s'appelle-t-il déjà, Claude ?

– T-Tiberius Claudius Germanicus. G-Germanicus pour préserver ce nom précieux et assurer la continuité de la lignée.

C'est ainsi que j'entendis prononcer, pour la première fois, le nom de mon futur rival. Claude fut soudain saisi d'une convulsion et manqua de s'affaler sur le régisseur. Ses yeux se révulsèrent et sa bouche s'affaissa.

– N'ayez crainte, dit ma tante en lui caressant le visage. Cela lui arrive parfois, mais les attaques passent vite.

J'observai, effaré, le visage sans âme, les lèvres pendantes. C'était comme si l'un de ces esprits dont parlait le cuisinier – des démons qui prenaient possession de votre corps – s'était emparé du sien. Puis l'attaque passa, comme promis. Claude referma la bouche et essuya sa salive. Il regarda autour de lui pour retrouver ses repères.

– Un nom majestueux, reprit ma tante, impassible.

Ils retournèrent vers la maison, Claude appuyé à son bras.

– On a rien à lui envier, hein, le malheureux ? constata le régisseur. Même s'il est le frère de Germanicus. Et d'ailleurs, comment ça lui est arrivé ? Sa mère a-t-elle commis l'adultère ou sommes-nous tout simplement des jouets pour les dieux ?

– Tu parles de mon arrière-grand-mère, lui rappelai-je avec toute ma dignité d'enfant, avant de sourire. Il faut croire, en effet, que les dieux aiment se moquer de nous.

De retour à la maison, je croisai Messaline dans le hall. Elle était accompagnée de la petite fille et tenait un paquet qui devait être le dernier ajout en date.

– Lucius ! s'écria-t-elle en me serrant sur son sein généreux comme si nous étions les meilleurs amis du monde.

Le paquet, qui sentait mauvais, fut écrasé entre nous et se mit à hurler.

– Voici ton nouveau cousin, Tiberius.

J'essayai de sourire en observant le petit visage. Je voulais surtout me libérer de son étreinte.

– Très mignon.

Messaline agrippa Octavie pour nous enlacer tous les trois.

– Quel bonheur d'être cousins ! Comme nous avons de la chance de nous avoir les uns les autres !

Puis, brusquement, elle nous lâcha et se releva. D'une voix cinglante, elle appela une esclave pour venir s'occuper des bébés. Apparemment, pour elle, j'en faisais partie, mais je m'éloignai en direction de ma chambre. Comme si j'avais quoi que ce soit à faire avec ces marmots !

Je m'amusai un temps avec mes chars, puis essayai les masques de théâtre miniatures que Pâris m'avait façonnés. J'appréciais la tranquillité. Il commença à pleuvoir. Bercé par le doux crépitement de la pluie, je posai la tête sur mes bras et m'endormis.

J'ignore combien de temps je sommeillai, mais à mon réveil il faisait sombre. J'entendis des pas furtifs derrière la porte et quelqu'un jeta un coup d'œil dans ma chambre. Je gardai les yeux fermés en feignant de dormir. Puis j'entendis la personne s'éloigner et dire à voix basse, dans une pièce voisine, qu'on pouvait parler sans crainte. Aussitôt s'éleva un murmure de voix, certaines parlant en même temps, si bien que je n'arrivais pas à les distinguer les unes des autres. Dévoré de curiosité, je quittai ma chambre sur la pointe des pieds. Je me mis même à quatre pattes pour regarder discrètement.

Ils étaient réunis dans la bibliothèque, auprès d'un brasero. Ma tante était assise sur un tabouret, ainsi que l'infirme Claude et une femme inconnue ; les autres se tenaient debout. Chacun gesticulait et les hommes arpentaient la pièce. Je pris soin de reculer un peu, car j'entendais tout aussi bien.

– ... il ne peut pas être vraiment fou...

– ... ça vient et ça s'en va...

Quelqu'un ajouta d'un ton caustique :

– Ces derniers temps, ça vient souvent et ça prend du temps à s'en aller.

– Si cela n'avait pas d'incidence sur les autres, on se ficherait qu'il se déguise en Jupiter ou qu'il veuille relier son palais au temple de Jupiter sur le Capitole. Mais il y a de plus en plus de meurtres. Voilà, je l'ai dit : de plus en plus de meurtres. Rien que le fait que je puisse l'énoncer ainsi est choquant.

Ils parlaient sans aucun doute de Caligula. Je pouvais certainement attester qu'il était un assassin : il avait essayé de me tuer, moi !

– Parle moins fort. Les esclaves...

À ma grande irritation, ils baissèrent d'un ton.

– Quand il est tombé malade, j'ai pensé qu'il ne s'en remettrait pas. Mais il a guéri. Et puis, s'il lui arrivait quelque chose, qui le remplacerait ? Il n'a qu'un bébé, cette petite fille, et il n'a pas adopté d'adulte comme héritier.

– Ce n'est pas prudent d'en parler, même ici. Les espions sont partout.

– Dans ce cas, autant admettre qu'il nous tient et que nous sommes impuissants. Qui donc est en sécurité ? Il frappe n'importe qui au hasard.

– Personne n'est à l'abri, même pas nous, alors que nous sommes de sa famille. Nous savons qu'il tue ses proches. Il suffit de demander à Ptolémée de Maurétanie. Sauf qu'il ne peut plus parler.

Je bondis sur mes pieds et me précipitai dans la pièce. Ma crainte et ma haine de Caligula l'emportaient sur toute prudence.

– Moi, je peux parler ! Je peux parler ! Il a essayé de me noyer !

Ils se tournèrent vers moi, tétanisés.



– Lucius ! s'écria ma tante. Retourne tout de suite dans ta chambre ! Va dormir.

– C'est t-trop tard, dit Claude. Il a déjà entendu et il est trop grand pour oublier. Mais c'est un garçon qui a le sens de l'honneur et il ne nous trahira pas. N'est-ce pas, Lucius ?

Il dodelinait de la tête mais ses paroles étaient sensées.

– Promis. Et personne ne doit répéter non plus ce que j'ai dit. Mais il m'a fait monter sur son bateau et il a voulu m'offrir en sacrifice à Diane. Il m'a insulté et il m'a jeté à l'eau. C'est un soldat qui m'a sauvé.

– Croyez-vous que les soldats lui soient toujours fidèles ? demanda Messaline.

– Les p-prétoriens sont traditionnellement fidèles à l'empereur, rappela Claude. Mais s'ils changeaient d'avis...

– On raconte qu'il se moque d'eux et qu'il les humilie. Vont-ils le supporter longtemps ?

– Cela dépendra du nombre de gardes humiliés, dit Claude. Une autre réflexion intelligente.

– Je peux vous proposer une solution. Je suppose d'ailleurs que c'est la raison pour laquelle vous m'avez conviée.

L'inconnue aux cheveux sombres se leva du tabouret. Son allure en imposait.

– Mon surnom est Locuste. Je ne vous dirai pas mon vrai nom pour des raisons de sécurité. Je peux préparer une ambrosie qui en a emporté plus d'un vers l'Olympe, bien que je ne sache pas s'ils sont devenus des dieux ou non, une fois là-haut.

– En d'autres termes, un poison ! s'exclama Messaline. Nous ne nous abaisserons pas à de telles pratiques. Mais pourrais-tu tout de même détailler quelques-uns de tes... succès, pour nous convaincre ?

– Certainement pas. Je ne suis pas aussi sotté. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais failli, et je n'ai jamais été arrêtée. Mais seule une imbécile laisserait entendre qu'elle est responsable d'une mort qu'on pense naturelle. Il faut me faire

confiance. Mais si vous le désirez, je peux vous montrer un exemple sur un animal de votre choix. Vous pouvez aussi choisir la manière de procéder et privilégier, selon vos besoins, une mort lente ou foudroyante.

– Cela demande réflexion, hésita Messaline.

– Je m’y refuse, s’agaça Claude en se levant. Je refuse même d’en entendre parler. Mes oreilles n’ont rien entendu. Jurez-le, vous tous !

Il scruta chaque visage autour de lui, et s’arrêta sur le mien.

– Même toi, petit Lucius. Jure devant moi que je n’ai rien entendu.

– Bien sûr, grand-oncle Claude. Tu n’as rien entendu de ce qui s’est dit dans cette pièce. Tu ne t’y trouvais même pas.

Tant qu’on y est, autant aller jusqu’au bout, non ?

– C’est parfait, dit-il en boitillant vers les salles à manger. Viens, Messaline, il va falloir bientôt retourner à Rome.

– Bien sûr, mon amour, susurra-t-elle. Rome... Ces jours-ci, on ne sait jamais à quoi s’attendre, là-bas.

– Ne t’inquiète pas, ma chérie, la rassura ma tante. Tu ne risques rien car tu es la femme de Claude. Caligula le traite comme un animal domestique. Il aime l’humilier plus encore qu’il ne prendrait plaisir à le tuer.

Les lèvres pincées, Messaline hocha la tête :

– Et Silanus est en sécurité aussi. C’est un soulagement.

Locuste s’approcha de moi.

– Tu as été très courageux de venir t’exprimer comme tu l’as fait, même si j’ai remarqué que tu tremblais de la tête aux pieds. Seuls les plus braves affrontent les choses en dépit de leurs genoux tremblants.

– J’ai dit la vérité. Je hais Caligula. On ne devrait pas le laisser faire aux autres ce qu’il m’a fait.

– Ah, mais qui mettra le grelot au cou du chat ? C’est un adage de la campagne, expliqua-t-elle. Un conseil de souris se réunit pour décider ce qu’il faut faire à propos du matou qui